CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 1er mars (et jusqu'au 24) 2024. WEINBERG : La Passagère (Die Passagierin). A. Majeski, G. Orendt, N. Schukoff, D. Karenas… David Pountney / Mirga Grazinitè-Tyla.

Depuis sa création au Festival de Bregenz, en 2010, *La Passagère* (Die Passagierin) de Mieczyslaw Weinberg a beaucoup voyagé : Varsovie, Londres, Houston, New York, Chicago, mais aussi ici au Teatro Real de Madrid, en 2012. Toujours dans l'excellente production initiale de David Pountney (accessible en vidéo), elle revient dans la capitale espagnole (en hommage à Gérard Mortier, pour le 10ème anniversaire de sa disparition, et dont on connaissait le goût pour le répertoire contemporain) – dans cette extraordinaire mise en scène qui relève le défi de montrer très concrètement sur scène l'atrocité concentrationnaire. Terminée en 1968, mais d'emblée écartée par la censure soviétique et totalement oubliée ensuite, cette création tardive et un vrai pari, le sujet restant difficile, même

aujourd'hui – car les camps de la mort peuvent-ils faire l'objet d'un spectacle ? Cette question, ni la romancière Zofia Posmysz, rescapée d'Auschwitz, ni le compositeur Mieczyslaw Weinberg (1919-1996) n'ont cherché à l'éluder. Et c'est justement cette prise de risque, cette nécessité d'évoquer l'horreur sans voyeurisme, qui font aujourd'hui de cette *Passagère* un opéra fascinant, car personne n'a pu y écrire un mot ou une note sans longuement les méditer en vue d'une émotion maximale.



Polonais juif exilé, fixé à partir de 1943 dans une patrie soviétique d'adoption qui le toléra comme musicien discret, à l'exception d'un bref mais notable séjour dans les geôles staliniennes, Mieczyslaw Weinberg possédait la sensibilité idéale pour traiter un tel sujet. Il l'a fait avec des moyens expressifs très particuliers, proches de ceux de son ami Chostakovitch, mais plus déroutants. La partition de *Die*

Passagierin procède par juxtapositions et imbrications de matériaux divers : jazz et danses futiles pour illustrer la croisière, parfois de curieuses tournures qui évoquent Britten, jusqu'au style épuré, réduit parfois à une simple ligne mélodique nue, des séquences d'horreur carcérale. Même si l'on peut s'interroger sur quelques relatifs fléchissements, force est de constater la puissance extraordinaire d'une œuvre que Chostakovitch admirait.

Exemplaire, la production de **David Pountney** réussit à éviter tous les pièges d'un pareil sujet, dont l'horreur paraît incompatible avec une convention scénique. Les superstructures blanches d'un navire en hauteur, les murs gris cendre, les voies ferrées et les grabats superposés d'un camp de la mort en bas : le décor (conçu par le fidèle **Johan Engels**) reste simple, à la fois irréel et concret. Virtuosité des éclairages (de **Marie-Jeanne Lecca**), intuition irréprochable et sensible du geste juste: Pountney va brillamment jusqu'au bout d'un projet qui restera, à nos yeux, la meilleure production que l'on ait vue signée par lui.

Impossible de résister à la Marta de la soprano américaine **Amanda Majeski**, dont la voix splendide et l'engagement dramatique bouleversent, avec sa vibrante silhouette au crâne rasé. Aux prises avec un rôle beaucoup plus ingrat, la mezzo gréco-américaine **Daveda Karanas**, au tempérament dramatique à haut potentiel, incarne à merveille Lisa, avec ce rien de froideur dont elle parvient à faire un atout supplémentaire. On se régale, comme d'habitude, du timbre de **Nikolaï Schukoff**, dans le rôle du diplomate amant de Lisa, mais aussi de son émission d'une clarté éloquente, le ténor autrichien étant par ailleurs doté d'une projection idéale.Le baryton hongrois **Gyula Orendt** possède une grande voix, cuivrée dans l'aigu, mais puissante et sombre dans le grave, le médium bénéficiant d'une homogénéité indiscutable. On n'oubliera pas de citer non plus la Katja de la soprano russo-britannique **Anna Gorbachyova-Ogilvie**, tout simplement bouleversante dans la

chanson russe interprétée par son personnage dans les ténèbres du camp de concentration au II, ni la jeune (dijonnaise) Yvette de la soprano française **Olivia Doray**, tout en fragilité et en émotion également. Distribués efficacement, tous les autres rôles, dont bon nombre de petites interventions d'une importance stratégique, fonctionnent à merveille, l'opéra étant donné en plusieurs langues, reflet du cosmopolitisme forcé d'Auschwitz.

Enfin, grâce à la cheffe lituanienne **Mirga Grazynitè-Tyla**, grande spécialiste mondiale de la musique de Weinberg, et à un **Orchestre du Teatro Real** très précis, la synchronisation est parfaite entre ce que l'on voit sur scène et le moindre événement d'une partition incroyablement riche, faite de petites touches qui, toutes, ont un impact psychologique spécifique. Cette *Passagère* apparaît ainsi comme l'un des ouvrages lyriques clés du XXe siècle, et sans conteste un événement lyrique d'une force bouleversante comme on n'en vit (plus que) peu dans une salle d'opéra…

_____

CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 1er mars (et jusqu'au 24) 2024. WEINBERG : La Passagère (Die Passagierin). A. Majeski, G. Orendt, N. Schukoff, D. Karenas… David Pountney / Mirga Grazinitè-Tyla. Photos (c) Javier del Real.

VIDEO : Trailer de « La Passagère » de Weinberg au Teatro Real

CRITIQUE, concert. MONACO, le 21 janv. 2023. WEINBERG, PROKOFIEV. Orchestre Philharmonique de Monte Carlo, Mirga Grazinyté-Tyla / Thierry Amadi.

Parmi les jeunes cheffes d'orchestre qui montent, la lituanienne **Mirga Grazynité-Tyla** – actuellement en poste au City of Birmingham Symphony Orchestra (dont l'actuel directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, le japonais Kazuki Yamada, prendra bientôt les rênes…) – est en train de se faire un nom, et s'avère parmi les plus demandées au sein des grandes formations symphoniques. L'OPMC ne fait pas exception, et c'est bien naturel qu'il l'ait invitée à diriger la phalange monégasque, d'abord dans le Concerto pour violoncelle du compositeur polonais Mieczysaw Weinberg (dont la cheffe est devenue la grande spécialiste mondiale !), puis dans la plus coutumière Suite d'orchestre extrait du Roméo et Juliette de Serge Prokofiev.

La géniale Mirga Grazynité-Tyla à Monte-Carlo !



Mieczysaw WEINBERG : Concerto pour violoncelle, op.43 – Composé en 1948, l'ouvrage n'a été créé que dix ans plus tard par Rostropovitch, une fois que la terreur stalinienne et la censure de Jdanov ne risquaient plus de reprocher à cette œuvre sa mélancolie et ses élans Klezmer. Écrite pourtant onze ans avant le Concerto pour violoncelle n° 1 de Chostakovitch, l'œuvre partage bien des affinités avec les concertos de son ami et mentor russe, au travers de mélodies aussi méditatives que captivantes, en plus d'un humour souvent grinçant, une rage contenue, une ambivalence finale entre espoir et désespoir. La cheffe en donne une interprétation exemplaire, sans en forcer le trait, et c'est merveille de voir ce petit bout de femme (physique qu'elle partage avec sa collègue ukrainienne Oksana Lyniv) maitriser l'orchestre avec un geste aussi sûr que franc, main d'acier dans un gant de velours. Violoncelliste solo de l'OPMC, **Thierry Amadi** y fait preuve d'une musicalité et d'une ampleur peu communes, et reçoit de justes vivats de la part d'un public venu plus en nombre que de coutume dans l'immense Auditorium Rainier III de Monaco. En bis, il est rejoint par ses deux acolytes **Liza Kerob** (violon solo) et **Federico Hood** (alto solo), avec lesquels ils forment le Trio Goldberg, pour une exécution du finale du Trio à cordes op. 48 du même Weinberg, qui dégage une réelle émotion.

En seconde partie de soirée, place à l'opus de **Prokofiev**, couramment mis à l'affiche des salles de concert. A l'évidence, la conception de **Grazynité-Tyla** est avant tout dramatique et théâtrale, au meilleur sens du terme : même sans le support visuel du ballet, « on s'y croirait ! », pourrait-on dire, tant le réalisme des diverses scènes est bien rendu.

Remarquable par ses choix de tempi, qui s'imposent avec évidence, **la cheffe joue à plein des ressources de l'OPMC**, tant en dynamique, éclatante, qu'en rigueur et précision autant rythmique que d'ensemble, sans occulter des jeux de couleurs et de timbres propres à l'expression choisie. Au fil des numéros, sa direction s'avère aussi convaincante dans les épisodes sardoniques, combatifs et violents que dans le suave et le poétique. Depuis les arrogants Montaigus et Capulets, la délicieuse et sautillante Juliette jeune fille, la poétique et voluptueuse scène du balcon, la très expressive et violente mort de Tybalt, la paisible et consolatrice scène de Frère Laurent, la gracieuse et sensuelle danse des jeunes filles des Antilles, le lamento pour les funérailles de Juliette, auquel succède, en guise d'adieu, la pathétique mort de Juliette, qui s'achève ici dans un souffle…

Bref, une interprétation où l'exaltante cheffe lituanienne n'omet aucun détail d'une orchestration extraordinaire d'inventivité, scellant ainsi de magnifiques noces avec une phalange… dont il se murmure qu'elle pourrait, en échange de bons procédés, permuter avec Maestro Yamada !

CRITIQUE, concert. MONTE-CARLO, le 21 janvier 2023. Mieczysaw Weinberg : Concerto pour violoncelle, op.43 ; **Serge Prokofiev** : Roméo et Juliette, Suite d'orchestre 1&2. **Orchestre Philharmonique de Monte Carlo**, **Mirga Grazinyté-Tyla** / Thierry Amadi – Photo Grand format © JL Neveu / Petit format © Emmanuel Andrieu

---

VIDÉO / extrait : Mirga Grazinyté-Tyla dirige la Symphonie N°7 de Mieczysaw Weinberg

---

CD – LIRE notre critique complète des Symphonies n°3, n°7 de WEINBERG par **Mirga Grazinyté-Tyla /CLIC de CLASSIQUENEWS** :



WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon). De toute évidence, le catalogue de Weinberg est l'apport le plus important depuis les 2 dernières décades, à l'histoire symphonique du XXè. Ce qui s'apparente telle une intégrale en cours chez DG Deutsche Grammophon, comble évidemment un manque évident, qu'il est temps de réparer. D'autant que le compositeur a laissé **27 symphonies**. Après ses précédents enregistrements des Symph 1 et 21 (DG, 2019), la

cheffe lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla** (née en 1986) convainc tout autant, dès **la Symphonie n°7** qui associe les notes cristallines du clavecin au nuage orchestral, entamant entre les deux, un dialogue sonore des plus captivants (les deux premiers mouvements). Le Scherzo halluciné s'impose par son réalisme dramatique sans concession. Il fusionne la répétition incisive du clavecin et les cordes de l'orchestre, dans un climat d'inquiétude acide puis de transe panique, avant que les accords ténus, …

WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon)



WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon). De toute évidence, le catalogue de Weinberg est l'apport le plus important depuis les 2 dernières décades, à l'histoire symphonique du XXè. Ce qui s'apparente telle une intégrale en cours chez DG Deutsche Grammophon, comble évidemment un manque évident, qu'il est temps de réparer.

D’autant que le compositeur a laissé **27 symphonies**. Après ses précédents enregistrements des Symph 1 et 21 (DG, 2019), la cheffe lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla** (née en 1986) convainc tout autant, dès **la Symphonie n°7** qui associe les notes cristallines du clavecin au nuage orchestral, entamant entre les deux, un dialogue sonore des plus captivants (les deux premiers mouvements). Le Scherzo halluciné s’impose par son réalisme dramatique sans concession. Il fusionne la répétition incisive du clavecin et les cordes de l’orchestre, dans un climat d’inquiétude acide puis de transe panique, avant que les accords ténus, immédiatement rassurants du clavecin ne referme le cycle symphonique comme le dernier chapitre d’un livre qui peut n’avoir été qu’un rêve… (solo du violon aux nuances murmurées énigmatiques évanescentes). Magistral. Tout cela évoque la 6è, ses épisodes lourdement chargés sur le plan émotionnel, comme le choeur de garçons qui évoque la destruction de la maison devenu leur tombeau. Mais aussi la 8è symphonie à venir, où Weinberg exprime ses racines polonaises et sa rémission après avoir réussi à échapper à la barbarie nazie… toujours l’indication de séquences insoutenables pour l’esprit humaniste et fraternel, se pare d’une enveloppe orchestrale des plus raffinées, infiniment suggestive, comme dans cette 8è justement, où l’épisode des « chiens de Varsovie » évoque l’extermination du vivant, hommes et canins mêlés.

Le Concerto pour flûte a cette pulsation frénétique, proche de l’insouciance assumée, consciente ou non, de la Symphonie Classique de Prokofiev.

La Symphonie n°3 (révision 1959) affirme immédiatement un coloris plein et transparent à la fois ; l'allant élégantissime et grave du premier Allegro affirme l'imaginaire de Weinberg symphoniste de premier plan. Le premier mouvement gagne en ampleur et caractère de plus en plus martial, jouant sur des harmonies troubles, ambivalentes, entre esprit de conquête et fatalité, activité irrépressible et cynisme barbare, pas si loin de l'inspiration elle aussi double de Chostakovitch. Entre échappées réellement lunaires et oniriques, et désespérance collective, la cheffe n'omet pas une gravité sourde qui d'ailleurs conclut le premier mouvement. Le 2è Allegro noté « Giocoso » respire, gambade, s'autorisant même des élans d'ivresse jaillissante, dans l'esprit d'une légèreté qui atteint – sentiment rare et précieux, à une insouciance enchantée. L'Adagio est une pause suspendue, éperdue, intime, d'une gravité elle aussi transparente. Le dernier Allegro superbement détaillé jusque dans d'infimes séquences où brillent les timbres filigranés, affecte l'élan puis les hoquets d'une marche de plus en plus frénétique, dans un climat d'inquiétude croissante. Le geste ciselé, expressif, de Mirga Gražinytė-Tyla éblouit par sa compréhension des climats enchaînés d'autant mieux réalisés qu'elle en rétablit aussi la cohérence dans un déroulement organiquement abouti. Le sens de la syncope comme de l'élégance d'un Weinberg évidemment inspiré par Chostakovitch, se hisse à son meilleur, sidérant par ses fulgurances contrastées, envoûtant même dans sa recherche d'harmonies raffinées souvent imprévisibles et d'autant plus efficaces.

CRITIQUE CD. MIECZYSŁAW WEINBERG : Symph n°3 et n°7 – Concerto pour flûte / Mirga Gražinytė-Tyla / 1 cd **DG Deutsche Grammophon** – parution : le 16 sept 2022.

———

Symphony No. 3 in B Minor, Op. 45
Symphony No. 7, Op. 81
Flute Concerto No. 1, Op. 75
City Of Birmingham Symphony Orchestra
Deutsche Kammerphilharmonie Bremen
Kirill Gerstein · Marie-Christine Zupancic
Mirga Gražinytė-Tyla, direction.

PLUS D’INFOS sur le site de **DG Deutsche Grammophon** :
https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/weinberg-symphonies-nos-3-7-grazinyte-tyla-12783

En streaming, l’Adagio de la Symphonie n°3 opus 45

VISITER aussi le site de la cheffe lituanienne Mirga Gražinytė-Tyla : http://mirgagrazinytetyla.com/